

---

Olivier Delsaux, *Manuscripts et pratiques autographes  
chez les écrivains français de la fin du Moyen Âge.  
L'exemple de Christine de Pizan*

Elisabetta Barale

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1755>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1755

ISSN : 2421-5856

**Éditeur**

Rosenberg & Sellier

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 342-343

ISSN : 0039-2944

**Référence électronique**

Elisabetta Barale, « Olivier Delsaux, *Manuscripts et pratiques autographes chez les écrivains français de la fin du Moyen Âge. L'exemple de Christine de Pizan* », *Studi Francesi* [En ligne], 173 (LVIII | II) | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1755> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1755>

---

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

---

# Olivier Delsaux, *Manuscrits et pratiques autographes chez les écrivains français de la fin du Moyen Âge. L'exemple de Christine de Pizan*

Elisabetta Barale

---

## RÉFÉRENCE

OLIVIER DELSAUX, *Manuscrits et pratiques autographes chez les écrivains français de la fin du Moyen Âge. L'exemple de Christine de Pizan*, Genève, Droz, 2013, pp. 615.

- 1 Dans cet ouvrage issu de sa thèse de doctorat, O.D. présente une analyse des pratiques autographes des écrivains français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. En se concentrant sur un corpus limité à la riche production auctoriale de Christine de Pizan, le chercheur propose une série d'hypothèses qui prennent en compte les trois phases de l'élaboration du texte: la textualisation et révision du manuscrit, l'établissement des matrices et la diffusion.
- 2 Dans le premier chapitre, l'A. se focalise sur les manuscrits de composition autographes. D'un côté, il s'interroge sur les raisons qui auraient pu conduire un écrivain de cette période à composer son texte à la main; de l'autre, il fournit un aperçu de la place que l'autographie occupait dans l'imaginaire des auteurs et des lecteurs. Après ces considérations, il examine de façon approfondie les manuscrits de premier jet et les manuscrits de second jet. En ce qui concerne les codex de premier jet, l'étude met en évidence qu'ils n'ont que rarement été conservés, car les pratiques médiévales de conservation des manuscrits préparatoires étaient exclusivement utilitaires. Les écrivains du XV<sup>e</sup> siècle n'étaient peut-être pas intéressés à conserver un volume de premier jet composé sur un support fragile, peu lisible et sans valeur marchande, une fois rédigé un manuscrit de second jet, voire un manuscrit d'édition. D'ailleurs, les

lecteurs n'auraient pas manifesté un véritable intérêt pour des documents qui faisaient partie de la sphère privée de l'auteur. Les manuscrits de second jet sont à peine mieux conservés. Ils sont le produit d'un travail de réécriture du premier jet qui consiste en l'ajout d'amendements ou en la retranscription du texte dans un nouveau manuscrit. L'autographie du retour sur la première textualisation ne semble pourtant avoir été valorisée à l'époque que lorsqu'elle se bornait aux corrections ponctuelles: la transcription complète des manuscrits de second jet était une opération mécanique, dépourvue de créativité, qui pouvait être déléguée à des collaborateurs.

- 3 Le deuxième chapitre porte sur les manuscrits d'édition autographes. Le chercheur se penche d'abord sur la question de la conservation de ces codex; les conditions de production et d'emploi révèlent que les manuscrits d'édition devenaient vite des supports que l'on n'éprouvait plus le besoin de conserver. L'autographie de cette phase rédactionnelle pouvait être justifiée par des raisons techniques (le souci de lisibilité) et philologiques (le désir de produire une matrice exempte de fautes), mais elle n'était pas supportée par des préoccupations autoriales, car la rédaction d'un manuscrit d'édition n'impliquait pas la modification du texte; l'intervention de l'auteur pouvait donc se limiter à la relecture d'une copie qui, pour des raisons pratiques, avait été confiée à un collaborateur.
- 4 Dans le troisième chapitre, O.D. se concentre sur les manuscrits de publication autographes. Un nombre plus important de codex témoigne de ce stade d'élaboration du texte; en effet, c'est surtout la valeur marchande des volumes qui a justifié leur conservation jusqu'à l'époque actuelle. Après avoir envisagé d'un point de vue diachronique le rôle de l'«escripvain» et celui du «transcrivain», l'A. étudie en premier lieu les processus de transcription. Il s'arrête plus particulièrement sur les minutes, en les définissant comme des manuscrits de publication qui répondent à une autre esthétique que les manuscrits de publication de luxe «standard»: elles seraient notamment des ouvrages transcrits sur papier dans une écriture moins élaborée, caractérisés par l'exécution de la main de l'auteur et ayant l'aspect de documents préparatoires. Globalement la pratique autographe n'était pas identifiée par les lecteurs: elle correspondait donc davantage aux besoins des auteurs qui auraient pu user de cette fonction afin d'afficher leur image, de diminuer les frais de fabrication du livre en supprimant les intermédiaires, de s'assurer un droit de propriété intellectuelle en choisissant un public spécifique, de limiter les risques de corruption de la forme et du contenu du texte. La transcription pouvait néanmoins être déléguée, car elle n'était pas créative et ne permettait pas à l'auteur d'améliorer l'œuvre qu'il copiait. D'ailleurs, une transcription autographe n'était pas perçue à l'époque comme meilleure par rapport à une transcription de collaborateur corrigée par l'auteur. De plus, l'autographie de la transcription n'était pratiquée qu'à défaut de disposer d'un transcrip-teur compétent et scrupuleux. L'A. examine ensuite les enjeux de l'autographie au moment du retour sur la copie et prend en considération les processus de correction (relecture avec détection des fautes et exécution des corrections), de clôture du texte («explicit», colophons, signatures), de décoration et de transcription du péri-texte (titres, tables...). Le retour sur le manuscrit n'était pas nécessairement autographe; il pouvait être délégué, répondant aux contraintes pratiques qui pouvaient amener l'auteur à assumer en priorité les tâches les plus élaborées du processus de production; normalement, seule la relecture semblait être perçue comme nécessairement autographe. En conclusion, l'étude d'O.D. montre que les enjeux et les valeurs de l'autographie sont propres à chaque stade de l'élaboration du texte et que,

au Moyen Âge, c'était moins l'autographie du manuscrit qui importait que celle de la manufacture. C'est à ce propos que le néologisme «manufacture autographe» permet de souligner qu'une copie autographe avait une valeur similaire à celle de la copie déléguée, lorsqu'elle était visiblement supervisée par l'auteur.